

Les Mollards du Bas-du-Chenit

Là, de même que pour les Mollards du Brassus, il ne s'agit pas d'un alpage mais d'une ferme. Néanmoins dans sa proximité, une petite visite s'impose.

Nous sommes le 10 décembre. La neige recouvre encore tous les pâturages mais fond à grande vitesse. Des Mollards du Brassus, en diagonale, direction les Mollards du Bas-du-Chenit qui ne sauraient guère être qu'à cinq cents mètres d'ici. Sur le parcours, un cabanon rongé par le temps.

La neige fond à grande vitesse et alimente le ruisseau descendant des hauts du pâturage que l'on découvre dans ses grandes eaux. C'est ici même, en vérité, que l'on commence à se mouiller les pieds !

Retrouvailles avec la maison natale de Marcel Golay¹ que nous avons déjà pu découvrir en 1993, alors même qu'il nous en offrait une photo.



La maison est d'une grande beauté malgré ses formes simples, voire élémentaires. Il y a pourtant dans cette sobriété un charme que bien d'autres bâtisses plus complexes dans leurs formes n'atteignent pas.

La grande cheminée montre que la bâtisse telle qu'on peut la voir ici, est restée inchangée et garde assurément encore un intérieur tout à fait traditionnel, sans trace de grandes modifications.

¹ Voir son ouvrage : Regard sur le XXe siècle, Editions le Pèlerin, 1993, pages consacrées aux Mollards du Bas-du-Chenit en annexe.



Pignon à bise. Et ci-dessous pignon de vent et arrière de la maison, soit façade orientale.





Arrière et pignon à bise. La grande cheminée est toujours là et la maison à belle allure.

Imaginez une vieille ferme foraine perdue à mi-hauteur sur le flanc de la Vallée, côté Marchairuz. Une de ces bonnes vieilles maisons bâtie dans les années 1750 environ. Qui se dénommait « Les Mollards du Bas-du-Chenit ». Ce n'était pas les Mollards du Brassus appartenant aux Aubert, ce n'était pas non plus les Mollards de chez Meylan appartenant anciennement à Jules Reymond-Meylan. Celle-ci était dans la même lignée certes, mais c'était la dernière en allant contre la frontière ; les Mollards aux « Zuniers », les Golay chez Sonneur. Vous vous direz : « Pourquoi ce nom de sonneur ? » C'est tout simplement que l'ancêtre de ces Golay descendait au Brassus à toutes les occasions de sonnerie des cloches. Et en patois, le sonneur, c'est le zunier.

Est-ce que vous vous en rendez compte ? Trois quarts d'heure pour descendre et autant pour remonter ! On peut dire que les gens avaient le temps, en ce temps-là ! Et pas question bien sûr d'un autre moyen de locomotion que ses pieds.

D'ailleurs il n'y avait pas de route pour arriver à cette maison. Il n'y en a même pas encore à l'heure actuelle. Seul un chemin à char à travers les pâturages permettait d'y accéder. C'était une de ces bonnes vieilles maisons mitoyennes, avec d'un côté un atelier d'horlogerie, et de l'autre un atelier de charpentier. Qui d'ailleurs à l'époque n'était pas un peu charpentier ou couvreur ? La cuisine était au milieu, utilisée par les deux ménages. Avec le

creux du feu au-dessus duquel était la grande cheminée où se fumait la charcuterie. Sur le creux du feu même, le chauderon où cuisait la soupe de toute la maisonnée. Le parterre de la cuisine était fait de grandes dalles de pierres plates qui ne facilitaient guère évidemment l'entretien et la propreté.

Le rural était aussi utilisé par les deux familles sans distinction aucune. Une époque que je peux qualifier de dorée. Car si les gens n'avaient pas d'argent, et s'ils travaillaient du matin au soir, ils étaient cependant heureux. Et la femme n'avait pas à envier le manteau de fourrure de sa voisine, ni l'homme la belle voiture de son voisin !

L'électricité... c'était un litre de pétrole qui éclairait trois mois. L'eau... elle arrivait à la fontaine du néveau par une conduite faite en tuyaux de bois, captée depuis sa source. On allait la chercher avec un bidon au fur et à mesure des besoins. Il faut le dire, à cette époque, on s'assurait d'avoir une source avec de la bonne eau avant même que de construire. Et quoiqu'on ne la faisait pas analyser à Lausanne, tout le monde se portait bien.

Il y avait aussi le four à pain. Car alors, sans voie de communication, il fallait se débrouiller avec les moyens du bord. On labourait, on semait du seigle et de l'orge et on faisait son pain au four de la maison.

On se pose parfois la question : « pour quelle raisons bâtissait-on à cette hauteur ? » Car si on regarde bien, il y avait partout des habitations de ce genre au même niveau le long de la Vallée. Qui ont presque toutes été transformées en chalets d'alpage, les domaines attenants devenant pâturages. La raison est fort simple. Le climat, à cette hauteur, est beaucoup plus doux qu'au fond de la Vallée. Situation dont ne tiennent plus compte maintenant les habitants avec les chauffages modernes.

Précisons encore qu'autour de cette maison, au début du siècle, il y avait environ 7 à 8 poses de champs et un petit pâturage. Et que le tout appartenait au même Golay dit chez sonneur.

...

Si vous avez bien suivi le détail de l'habitation, vous aurez compris que le logement était vraiment primitif. Le papa exploitait le domaine en priorité. A côté de ça, il travaillait une partie de la journée à l'établi, quand il y avait du travail, ce qui n'était pas toujours le cas, le chômage sévissant périodiquement et laissant souvent derrière lui des périodes de peu de gain, avec une assurance chômage inexistante.

Alors on ne regardait pas aux heures de travail en une journée. On se levait à cinq heures pour gouverner et le soir on restait facilement à l'établi jusqu'à dix ou onze heures. La journée se passait assez agréablement. Il fallait donc gouverner, puis aller à la laiterie, ce qui demandait trois quarts d'heure pour descendre et autant pour revenir. Tout ça pour quelques litres de lait à dix-sept centimes le litre ! Quelle patience ! Ces gens, parents et enfants, vivaient ainsi dans leur maison foraine. Mais ils étaient très avantageusement connus, et il ne se passait guère de jours sans que passe un visiteur. On s'arrêtait aux Mollards.

C'était toujours une petite causerie. On apprenait les nouveaux. Enfin on avait le temps. Et la vie passait ainsi, partagée entre le travail et les loisirs qui étaient le soir en famille, le père travaillant à l'établi et les enfants s'amusant ou écoutant les belles histoires que les parents savaient si bien raconter.

...

La nourriture consistait entièrement en choses naturelles. Avant tout les produits du jardin, légumes et fruits. Chaque automne, c'était la mode, on achetait un porc qui pesait environ huitante kilos à la descente des montagnes, et on finissait de l'engraisser avec les déchets du jardin de l'automne. A la fin de novembre ou au début de décembre, c'était la grande journée de boucherie, avec, en s'organisant bien, de la viande pour le ménage pour tout l'hiver. Il faisait bon aller à la cheminée dépendre un saucisson, une boucle de fraîche, un morceau de lard ou de jambon. Ces journées de boucherie, quelle fête ! Henri du Pré-rond arrivait de bonne heure. Toutes les installations étaient prêtes. Il n'y avait plus qu'à sortir le condamné du boiton, et hop, tout allait très vite dès ce moment-là. En dehors de cette viande de haute qualité, on achetait un bouilli pour le dimanche, et ce qui restait faisait le dîner du mercredi.

En automne, on encavaît les produits du jardin : pommes-de-terre, choux et choux-raves, sans oublier le tonneau à choucroute. En s'ajustant bien, la maman arrivait tant bien que mal à passer l'hiver. On allait beaucoup cueillir des petits fruits dans les bois pour les confitures. D'ailleurs il en était de même pour le combustible. Il n'était pas question de se promener dans les forêts sans rapporter sa charge de bois-mort, ce qui économisait de beaucoup le bois de chauffage. Oh ! elles étaient belles, ces randonnées dans les bois et les pâturages ! Et les champignons en automne... on les visait de loin, car ils avaient le temps de pousser, n'y ayant pas là-haut du monde toute la semaine pour les cueillir au fur et à mesure qu'ils grossissent²



² Marcel Golay, Regards sur le XXe siècle, Editions Le Pèlerin, 1993.

